

La Malédiction de Rachid Mimouni : un texte d'urgence et de témoignage

The Curse of Rachid Mimouni: A Text of Urgency and Testimony

Marwa JEDIDI 
Université de Sousse/TUNISIE
Laboratoire LREL
Marwa_jedidi@hotmail.com

Reçu: 29/04/2024,

Accepté: 30/08/2024,

Publié: 04/06/2025

Résumé :

Le présent article s'intéresse à souligner le militantisme et la bravoure de l'écrivain algérien, Rachid Mimouni, qui a cru en la noblesse de la cause pour laquelle il milite en réussissant, par le pouvoir merveilleux de l'écriture, à dire l'indicible et à expliquer l'inexplicable sans se dissimuler sous le boisseau de la fiction. À lire son dernier texte *La Malédiction*, paru pendant la « décennie noire » de l'Algérie postcoloniale, l'on saisit que la plume est une vraie arme. *La Malédiction* se veut un texte engagé, un texte « d'urgence » qui lève le voile sur la triste réalité de l'agglomérat « d'une poussière d'individus ». Rêvant d'éviter la descente aux enfers de tout un pays, Mimouni s'engage, par un langage violent, à mettre fin à la profonde nuit islamiste, pour échapper aux sombres nuages qui se profilent à l'horizon de l'Algérie des années 90. Figure de la parole libre, il aspire à ouvrir pour son Algérie, des perspectives nouvelles, dignes des attentes des Algériens tant ruinés par l'injustice et l'obscurantisme intégristes.

Mots-clés : écriture- violence- intégrisme- témoignage- intolérance.

Abstract:

This article aims to highlight the activism and bravery of the Algerian writer, Rachid Mimouni, who believed in the nobility of the cause for which he campaigned by succeeding, through the marvelous power of writing, in saying unspeakable and to explain the inexplicable without hiding under the bushel of fiction. Reading his latest text *The Curse*, published during the "black decade" of postcolonial Algeria, we understand that the pen is a real weapon. *The Curse* is intended to be a committed text, an "emergency" text which lifts the veil on the sad reality of the agglomeration of "a dust of individuals". Dreaming of avoiding the descent into hell of an entire country, Mimouni commits, through violent language, to putting an end to the deep Islamist night, to escape the dark clouds looming on the horizon of Algeria in the years 90. A figure of free speech, he aspires to open new perspectives for his Algeria, worthy of the expectations of Algerians so ruined by fundamentalist injustice and obscurantism.

Keywords: writing- violence- fundamentalism- testimony- intolerance.

* Auteur correspondant : **Marwa JEDIDI**

Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

« Le silence c'est la mort, et toi, si tu te tais, tu meurs et si tu parles, tu meurs.
Alors dis et meurs. »

Tahar Djaout

Introduction

La littérature maghrébine d'expression française est née, préalablement, en Algérie vers les années 1930, un siècle après l'implantation de l'hégémonie coloniale, avant qu'elle ne se soit infiltrée, quelques décennies plus tard, au Maroc et en Tunisie. Mais c'est précisément au cours des années 1950 qu'elle a commencé à s'épanouir et à se développer, notamment avec la parution de *Le Fis du Pauvre* de Mouloud Feraoun en 1950 et de *Nedjma* de Kateb Yacine en 1956.

Cette littérature a connu son efflorescence avec l'émergence de trois générations d'écrivains contestataires colportant le projet de libérer le Maghreb de la barbarie et de la déculturation. La première génération est celle des années 50 et 60 comprenant essentiellement les fondateurs du roman maghrébin moderne, Feraoun, Memmi, Chraïbi, Mammeri, Dib et Yacine. Ce dernier a fait de ses œuvres un témoignage et une dénonciation des calamités d'un pays sous l'hégémonie coloniale et une volonté de restituer la conscience identitaire à une société algérienne récemment décolonisée.

La deuxième génération, comprenant des grands auteurs maghrébins, à savoir Boudjedra, Khatibi, Khair-Eddine, Laâbi et Ben Jelloun, s'épanouit à l'aube des années 70 en traitant avant tout de la thématique de l'immigration, problématique qui a envahi les écrits de cette décennie de l'Histoire algérienne.

Quant à la troisième génération (1990-2000) dont les auteurs sont qualifiés d'audacieux et d'héroïques, elle se préoccupe d'incriminer et de dévoiler clairement et explicitement toutes les formes d'obscurantisme idéologique, d'absolutisme et de violence algéro-algérienne. Parmi ces auteurs, nous pouvons citer Meddeb, Djaout, Khadra et surtout Mimouni¹, qui ont ressenti la nécessité de produire une œuvre engagée ayant pour objectif la lutte contre le mal qui s'est abattu sur leur Algérie.

Dans le présent travail, notre étude consistera à approfondir une réflexion relative à la littérature de témoignage pour laquelle milite Rachid Mimouni dans son dernier roman *La Malédiction* (Mimouni, *La Malédiction*, 1993).

En effet, dans cette œuvre, l'auteur algérien d'expression française relate la malédiction qui s'abat sur Alger à l'aube de la décennie 90 à cause de l'émergence d'un mouvement islamiste terroriste, le Front Islamique du Salut, source de sadisme, d'intolérance et de violence. L'intrigue se déroule à l'hôpital Mustapha d'Alger, assiégé par les intégristes.

Mimouni réduit sa narration à un seul événement représenté dans un langage violent en vue de dévoiler la réalité religieuse et sociopolitique de l'Algérie des années 1990. Il aspire à éveiller la conscience des Algériens, en dénonçant violemment et ouvertement la haine et le fanatisme d'un mouvement ignare, rétrograde et aux desseins obscurs.

Dans ce travail, nous nous efforçons d'explorer le texte romanesque de Mimouni au niveau de son écriture tyrannique, tranchante et virulente. Cette écriture qui a transgressé tous les

¹ R. Mimouni est un écrivain algérien, né en 1945, à Boudouaou, à trente kilomètres à l'Est d'Alger. Le fait d'être le porte-parole des opprimés de son époque constitue une consécration intellectuelle et morale pour l'auteur algérien de langue française certes, mais il l'amène à être une cible des islamistes intégristes. Ce qui le pousse par la suite à s'exiler au Maroc en 1993. Il disparaît de notre monde le 12 février 1995 à cause d'une hépatite aigüe.

tabous dénonce le despotisme du centralisme autoritaire, qui a réussi à trahir l'idéal de la Révolution algérienne.

Nous avons ainsi une triple ambition :

Nous nous proposons, dans un premier temps, de mettre en lumière l'écriture métaphorisée qui singularise *La Malédiction*.

Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à l'analyse du roman mimounien au niveau de la brutalité de son texte truffé de personnages monstrueux au langage violent qui cache une voix véritablement révoltée. Dans un troisième temps, cette analyse nous amènera à en déduire que *La Malédiction* se présente comme un texte d'urgence à structure manichéenne.

1. La métaphorisation de l'écriture dans *La Malédiction*

Le peuple algérien revit la violence, mais d'une manière différente. L'Algérie se manifeste comme un pays porteur d'une perpétuelle malédiction dans la mesure où elle ne cesse de sortir d'une période de sauvagerie pour tomber dans une autre, sans même identifier le vrai coupable.

Il convient de préciser que l'hôpital Mustapha d'Alger qui constitue le lieu central de *La Malédiction* est dénotativement le lieu que les intégristes cherchent à encercler et à investir, mais connotativement, il est la métaphore d'une Algérie dysphorique pour autant qu'il se révèle comme un lieu du combat en vue d'empêcher la progression du mal.

Pareille à l'hôpital devenu une excellente cible pour les criminels et un lieu macabre, l'Algérie post-indépendante du début des années 90 se transforme bel et bien avec l'émergence du terrorisme, en un espace de souffrance.

Force est de signaler que notre récit est imprégné d'insinuations au personnage de l'Albinos, personnage métaphorique, source de violence et de mortification et associé au monde famélique et diabolique. Il ressemble à un vampire dont le sourire évoque ses instincts meurtriers et sanguinaires.

L'Albinos, a donné son nom à une maladie incurable appelée « l'albinisme » qui affecte la pigmentation et qui n'est autre que l'image métaphorique des islamistes fanatiques qui incarnent le destin horrible et tragique de l'Algérie postcoloniale. Cela explique le discours de Kader, médecin gynécologue et personnage central du récit, en s'adressant à son frère Hocine, considéré comme l'un de ces massacreurs, égorgeurs, ennemis de la paix et de l'humanité : « Craignez-vous vraiment la couleur de ce Dieu dont vous ne cessez d'invoquer le nom ? Vous n'avez rien d'humain. Vous ressemblez aux créatures hideuses qui peuplent nos cauchemars. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 238)

Kader, faut-il l'indiquer, considère les intégristes comme des êtres déséquilibrés, névrosés, fous de haine et de sadisme : « Votre tête est plus gravement malade. Le mal qui la ronge dépasse mon savoir (p.280). »

Meziane, le chef de service de gynécologie, les compare à des virus pernicieux et malsains : « J'ai compris qu'en leur laissant le champ libre, on ne faisait que favoriser les progrès du mal. Tu sais bien qu'une septicémie doit être combattue par tous les moyens. Dans l'espoir de contribuer à contenir les ravages à venir. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 133)

Ainsi, à la manière de l'hôpital qui se manifeste, dans ce récit, comme le lieu de la douleur, l'Algérie ne cesse durant des décennies et des siècles de vivre le mal et la mort. Elle souffre, survit en sollicitant la bravoure et le sacrifice de ses enfants pour un ultime salut.

C'est pourquoi, dans l'étoffe d'un révolté, Kader finit par être condamné à mort par les intégristes, victime de sa revendication de l'amour, de la tolérance, de la philanthropie et de la conscience professionnelle.

À cet égard, sa dénonciation de toutes les formes d'anarchie, d'inconscience et d'insouciance à l'hôpital n'est, en réalité, qu'une dénonciation virulente de la dérive et de la rétrogradation de la société algérienne.

Cette situation désastreuse n'a d'autre issue, selon Kader, que le démantèlement et la vulnérabilité de l'Algérie.

Visiblement, Mimouni cherche, à travers son écriture métaphorisée, à dépeindre une réalité en crise en proposant un texte violent par l'intrigue et le langage.

2. La violence du texte² mimounien

« Et la violence qui naît de la distorsion même du tissu textuel, de la terreur du verbe, est celle de la révolte menée jusqu'à son paroxysme. » (Gontard, 1981, p. 27)

Partant de cette déclaration de Marc Gontard, nous allons mettre en lumière la brutalité et l'agression qui envahissent la trame narrative de *La Malédiction*. Ainsi, nous avons à examiner deux formes de violence auxquelles recourt Mimouni en vue de dévoiler la réalité et rétablir la vérité : la première concerne l'introduction des personnages monstrueux dans le récit et la deuxième a trait au recours à un langage violent fréquemment utilisé par Mimouni et les auteurs de sa génération.

2.1 L'introduction des personnages monstrueux

Les intégristes éprouvent une haine et une rancune indescriptibles à l'égard de la femme qu'ils considèrent comme « *un ennemi, un grand Chitane qui cristallise la cause de tous les maux* » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 207) L'exemple de Kader et de son service de gynécologie qui deviennent leur principale cible, est plus que significatif.

Il convient d'indiquer, à cet égard, que Hocine, le frère de Kader, a rejoint le parti intégriste au lendemain d'un préjudice que la compagnie aérienne dans laquelle il travaillait lui a fait subir. Hocine, le juge du tribunal d'inquisition, a été choisi par les intégristes pour appliquer la sentence qui prévoit l'exécution de son frère pour avoir enfreint les lois islamiques en protégeant les mères célibataires de son service de la punition des islamistes.

Le deuxième personnage monstrueux, c'est celui d'El-Msili, paysan illettré qui, venant chez son frère à Alger en quête d'un emploi, finit par occuper le poste de conducteur ambulancier à l'hôpital Mustapha : « *Le responsable finit par le recruter comme chauffeur d'ambulance.* » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 135)

Partant, usant de son caractère arriviste et monstrueux, il devient un vrai diable pour tout le personnel du service, ainsi que pour les malades au pavillon de gynécologie : « *Il [Kader] n'ignorait pas que l'ancien garçon de salle avait fait l'objet de plusieurs plaintes qui l'accusaient de rançonner les parents des malades et de subtiliser des médicaments pour les revendre à*

² Expression propre à M. Gontard qui s'inspire dans son écriture de l'expérience singulière de l'écrivain marocain Abdelkébir Khatibi, notamment de son « esthétique de l'indécidable ».

l'extérieur. [...] Il aurait été l'auteur du viol d'une femme enceinte. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 132)

Nourri d'intolérance et d'hypocrisie, ce protagoniste est protégé par «*d'occultes et puissants protecteurs* ». (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 132) Il rejoint la mouvance intégriste non par foi et conviction mais par la volonté de réaliser ses desseins dépravés et obscènes. Il change de cause selon ses propres intérêts :

« Quelques années plus tard, sentant tourner le vent, il se laissa pousser la barbe et se lança dans un nouveau prosélytisme. Abandonnant la cause des prolétaires, il épousa celle d'Allah. Il échangea son pantalon contre un qamis. Il renia ses rudiments de la vulgate marxiste pour entonner les versets devins. La mosquée devient son port d'attache. La violence de ses propos faisait frémir ses propres compagnons. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 136)

Il convient de mentionner que la violence d'El Msili sont tout de suite transmises aux membres de sa famille qu'il traite agressivement et sauvagement de telle façon que son fils ne peut dormir qu'à main armée :

« El- Msili semblait animé par une haine ravageuse qui n'épargnait pas même ses enfants. Il terrorisait sa femme qui devait souvent aller soigner son visage tuméfié. Une furieuse rosée rendit débile sa benjamine. Son fils aîné, âgé de dix-sept ans, pour avoir souvent été agressé durant son sommeil, ne dormait qu'avec un couteau à portée de main. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 136)

Ainsi, le caractère monstrueux et satanique de Hocine et d'El Msili montre que Kader, représentant de la tolérance, se trouve devant un monde atroce et effrayant où les valeurs humaines sont abandonnées à tel point qu'il « détestait ouvrir les yeux et se retrouver au monde (p. 71) ». Il cherche fréquemment une lueur d'espoir qui pourrait l'attacher à ce monde, bourré de malheur et infesté d'amateurs de violence : « *Durant ses nuits de garde, Kader affectionnait ces moments d'avant aube, empreints de sérénité. Dans le monde de souffrance où il vivait, il savait que même les malades les plus atteints sentaient refluer leur douleur.* » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 117)

À cet égard, la tolérance cède la place à l'intolérance, la liberté à l'asservissement et la compétence à l'inaptitude. Donc, la sordidité et l'infamie au niveau des modes de fonctionnement ne peuvent qu'aboutir à une Algérie traumatisée, secouée par l'anarchie, l'autocratie et le fascisme. De ce fait, la représentation d'une telle brisure éthique et socio-politique impose à Mimouni le recours à un langage violent.

2.2 La violence du langage

La violence du texte mimounien se manifeste dès son titre, *La Malédiction*, qui annonce son contenu violent : « Le titre et le roman sont en étroite collaboration, l'un annonce, l'autre explique » (Chalet- Achour & Bekkat, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critiques II*, 2002, pp. 71-72) et dès sa première épigraphe qui énonce la manière sauvage de l'assassinat de

l'écrivain Tahar Djaout par les intégristes : « À la mémoire de mon ami, l'écrivain Tahar Djaout, assassiné par un marchand de bonbons sur l'ordre d'un ancien tôlier. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 8) D'ailleurs, c'est à cet écrivain, que le récit de *La Malédiction* a été dédié.

Alors, dès le début et en se référant au massacre de Djaout, cet intellectuel connu pour son art engagé et sa noblesse intellectuelle et morale, Mimouni nous peint « le deuil de l'Algérie fichue, irrécupérable » (Boudjedra, *FIS de la haine*, 1992, p. 13), d'un pays, dit indépendant certes, mais encore plongé dans le colonialisme, le totalitarisme et la violence algéro-algérienne. Il nous expose la barbarie et l'inhumanité d'« Une foule sous influence. Sous hypnose. Haineuse. Avide de sang » (Boudjedra, *FIS de la haine*, 1992, p. 12) qui ne cesse d'égorger impitoyablement des enfants et d'éventrer des femmes enceintes en leur retirant le fœtus et en le découpant en morceaux. Il nous brosse rigoureusement l'image ignoble de « ces fous de Dieu. De ces tueurs patentés. De ces débiles attardés. De ces êtres mortifères ». (Boudjedra, *FIS de la haine*, 1992, p. 16)

Ainsi, Le personnage de Si Morice, ancien combattant et voisin de Kader, « ne comprenait pas qu'un pays béni des dieux s'acharnât ainsi à se déchirer. Il estimait que ses compatriotes, enfin libres, auraient pu vivre heureux sous le soleil. Quelle immémoriale malédiction les condamnait donc à la discorde ? » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 269). Il se retrouve bouleversé, ravagé à l'égard d'un pays secoué par une atmosphère tumultueuse, orageuse et pluvieuse, d'où « n'émane qu'une odeur de cadavre et de putréfaction (p.16) ». De là surgit l'interrogation existentielle de Kader : « L'amour pouvait-il avoir sa place dans un monde ravagé par la discorde ? ». (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 280)

Mimouni recourt à un langage cru, virulent afin de dénoncer impétueusement le fanatisme et la férocité, un langage qui sauve son récit de la lâcheté et lui confère une dimension singulière, parsemée de fermeté et de puissance. Il s'en suit alors, l'image violente qu'il nous a transmise de l'architecture algérienne démolie à la suite d'attentats violents : « L'ensemble architectural se transforme, alors, en hachures, en tracés et pointillés. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 94)

La violence dépeinte par Mimouni va au-delà des pertes matérielles pour s'introduire dans le psychisme des personnages qui ne cessent de subir cette barbarie. Citons à ce propos, le personnage de Si Mansour qui, bien qu'il incarne l'image de la résistance, et les valeurs de la tolérance et de la conscience, finit par se transformer en alcoolique à cause du durcissement de l'intolérance. L'alcool lui est un remède susceptible d'amadouer sa consternation intérieure. *C'est ce qui nous rappelle l'image du narrateur dans Timimoun* (Boudjedra, *Timimoun*, 1994) de Rachid Boudjedra qui recourt à la vodka pour surmonter sa douleur.

Par ailleurs, *La Malédiction* nous décrit la violence d'un cheminement qui pousse un homme à désavouer son frère au point de l'assassiner pour prouver sa soumission et sa fidélité totales aux intégristes.

L'agressivité du langage nous donne l'impression que Mimouni se trouve dans l'incapacité de nous transmettre l'abomination de la réalité. Donc, par le biais d'un langage violent qui déstabilise le récepteur, notre auteur défie tous les tabous et nous présente le drame algérien.

Manifestement, nous pouvons dire que du moment où l'ordre social et humain, la tolérance, le vivre-ensemble et le respect de l'Autre deviennent des valeurs chimériques, Mimouni se voit engagé pour arrêter l'expansion du mal.

3. *La Malédiction* : Un texte d'urgence à structure manichéenne

La Malédiction repose sur une structure narrative fondée sur l'opposition dans la mesure où nous remarquons la présence de deux pôles extrêmement antagoniques. Un pôle qui défend les valeurs universelles, à savoir Kader, son professeur Meziane, Si Morice et Saïd, ainsi qu'un autre pôle qui lutte pour le fanatisme et l'intolérance, à savoir, Hocine et El Msili. Donc le premier pôle composé du héros et de ses compatriotes défendent une cause héroïque et chevaleresque, alors que le deuxième ordurier et infâme vise le démantèlement des règles humaines et l'installation de l'anarchie et de la violence.

Le prénom « Kader » fait référence à l'émir Abdelkader, figure emblématique algérienne du combat et de la résistance contre la colonisation française au XIX^{ème} siècle. « *Le choix d'une telle dénomination [...] témoigne de l'algérianité de l'œuvre, de la particularité du récit.* » (Bouchakour, 2020)

Notre héros, représente la figure d'un « *héros antagonique ne se bat pour affirmer sa supériorité, ni même la supériorité du groupe auquel il appartient, il se bat pour la vérité ou la justice, la liberté ou la patrie, en un mot, pour des valeurs transcendantes et absolues* » (Suleiman, 1983). Sa mission noble le rend sensible face au mal et impuissant face à la haine. Sa nature « *l'avait toujours poussé à se ranger du côté des victimes (p.280)* ». Cela justifie sa situation après avoir été informé qu'il est condamné à mort par les intégristes et que c'est son frère Hocine qui va exécuter la sentence :

« Kader se sentit las. Il ne comprenait plus le monde dans lequel il vivait. Devant le déchaînement de ce nouveau mal, il restait désarmé. Sa pratique de médecin lui avait pourtant enseigné la nécessité de lutter pied à pied pour contenir les ravages d'une affection. Mais il ne savait pas se défendre contre la haine. On lui a appris les gestes qui sauvent, non pas ceux qui tuent. Et il ne comprenait pas cette obscure perversion qui poussait tant de frères et de voisins à vouloir assassiner leurs frères et voisins. » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 279)

Kader veut uniquement travailler avec conscience dans son service. Il aspire « *à soigner des individus quand la société est malade* ». (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 280) En calmant les douleurs de ses malades, il n'arrête pas de leur apprendre le sens de la vie et la passion de vivre et les appeler à se révolter contre le mal afin de faire triompher la vie et vaincre la mort. Il s'agit d'un appel urgent à l'amour, à la fraternité et à la tolérance en vue de construire une société humaine : « *Kader refusait d'admettre que la haine et l'intolérance puissent fonder un projet de société.* » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 174)

D'ailleurs, c'est sa passion amoureuse envers Louisa qui l'encourage à avancer dans sa lutte surtout qu'elle représente pour lui, la liberté, la vie, l'innocence et la conscience, grâce à son honnêteté, sa sollicitude et son assiduité au travail et même par le souci qu'elle réserve à son apparence physique : « *Elle [Louisa] était apprêtée comme pour une soirée de gala. Le trait d'un épais crayon avait agrandi ses immenses yeux de biche [...], un excès de poudre occultait la couleur de ses pommettes. Le méticuleux tracé du carmin rehaussait l'attrait de ses lèvres [...]. Le tailleur avait dû lui coûter une fortune.* » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 95)

Il est important de signaler, dans cette optique, que le prénom attribué à Louisa n'est pas arbitraire. Il reflète son être et son paraître. Louisa est « *la pièce en or à l'effigie du roi Louis XIII appelée « louis* » ». D'ailleurs, le prénom « Louisa » a des références algériennes dans la mesure où « *[d]ans la tradition et culture algérienne lors des cérémonies de mariages, le henné est souvent accompagné de pièce de « louisa » qu'on met à l'intérieur de la paume de la mariée avec le henné, emblème de son rang social ou de précieuse place au sein de sa famille* ». (Bouchakour, 2020)

Kader nous témoigne d'une analogie entre l'image de la mère souffrante en accouchant péniblement de son bébé, signe de naissance et du printemps, et l'image de l'Algérie cadavérée qui a besoin de renaître de la pulvérisation et de l'agonie, tout comme « *le phénix qui renaît de ses cendres* ».

Partant, l'atmosphère douloureuse et torturante de l'hôpital désenchante Kader certes, mais elle lui donne plus de force pour résister à la démolition et au brisement qui secouent son pays. C'est ce qui se révèle dans son discours, en s'adressant à son chef de service : « *J'aime notre métier, parce qu'en nous forçant à côtoyer la mort, il nous apprend à l'exorciser. Lorsqu'on parvient à franchir le cap, on éprouve un sentiment de surplus de vie, comme si l'on recevait un cadeau inespéré. Les viscères se détendent et le teint s'éclaircit. On se découvre plus indulgent au monde.* » (Mimouni, La Malédiction, 1993, p. 274) Pour lui, il est impossible d'« *accepter qu'on troquât l'ignorance contre le savoir, la haine contre la compassion* » (Mimouni, La Malédiction, 1993, p. 195).

Meziane se manifeste également comme un vrai militant algérien en protestant solennellement contre la férocité des islamistes. Il se montre terrifié par l'insensibilité et la cruauté des intégristes, notamment d'El Msili : « *Ce qui m'effraie c'est leur absence de compassion. Je sais qu'El Msili ravagerait la terre entière sans parvenir à assouvir sa rancune.* » (Mimouni, La Malédiction, 1993, p. 174)

Suivant la même voie balisée par Kader et Meziane, le personnage de Si Morice s'oppose au fanatisme surtout en refusant audacieusement de joindre le parti islamiste et de croire à ses conceptions barbares et intolérantes. Ce qui va le conduire à être condamné à mort par les intégristes :

« Son premier responsable de katiba était un fanatique religieux qui, en rejoignant la montagne, prétendait relever le vert étendard du Prophète en pourfendant les infidèles. Il imposait à ses hommes le plus strict rituel islamique, la pratique obligatoire des cinq prières quotidiennes, et n'engageait le combat qu'après avoir récité un passage approprié du Livre saint [...]. Bien entendu Si Morice mit son point d'honneur à se démarquer, refusant de se soumettre aux commandements extra-militaires. Le bigot envisagea sérieusement de faire égorger le mécréant, mais ses adjoints réussirent à le convaincre de s'en débarrasser en le mutant. Il traîna alors pendant quelques années de zone en zone. » (Mimouni, La Malédiction, 1993, pp. 126-127)

Il se rebelle manifestement et ostensiblement contre ce parti qui, au nom d'Allah, veut insérer le dérèglement et le totalitarisme de la société algérienne. C'est ce que nous semble significatif à travers son discours dénonciateur qui dévoile la mystification et l'imposture de ce parti qui se dit révolutionnaire : « *Ils parlent comme des saints et agissent comme des malfrats.* »

(Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 24) Si Morice cherche à s'engager dans une authentique révolte, qui combat pour les droits de l'homme et les valeurs universelles en prouvant par là sa dénonciation de la fausse lutte menée par les islamistes.

Rappelons que le roman mimounien est marqué par des réalités calamiteuses, à savoir Kader qui est mis à mort par son frère Hocine, le père de Kader qui est assassiné par son voisin Si Morice et Hocine qui est massacré par ses compagnons d'armes.

Comme *La Peste* (Camus, 1947) d'Albert Camus, *La Malédiction* traite les thèmes du renversement des valeurs, de la rupture de tous les liens fraternels et amicaux, et de la perte de toute conscience.

C'est pourquoi, la décision de Si Morice de rompre le mensonge et d'avouer la vérité de l'assassinat du père du Kader à son fils remet la vie à son endroit initial et met fin au cycle du meurtre et de la vengeance.

Ainsi, à l'image des militants algériens et des combattants de la liberté qui bataillent dans une situation d'urgence historique, Kader, Meziane et Si Morice renoncent à toutes les formes de sauvagerie et de despotisme perpétrées par les islamistes.

Figure de la bravoure personnifiée d'un militantisme acharné, Rachid Mimouni ne cesse, par les voix de ses protagonistes, de résister au mal qui ronge son Algérie. Il s'engage pour éradiquer la haine et semer l'amour. Il lutte contre le silence, la lâcheté, le délaissement et le mensonge en vue de métamorphoser la réalité désastreuse de son pays.

En conséquence, ses créations littéraires «*manifestent un regard sur soi fort lucide, avec une dénonciation sans concession des travers, tares et scléroses dans la société algérienne*» (Déjeux, 1991). Pour lui, le vrai artiste n'est pas celui qui écrit pour être couronné de prix littéraires, mais celui qui crée pour propager un enseignement et transmettre des messages nobles. Ainsi, il s'insurge pour une littérature dite «*engagée*» ou d'«*urgence*», une littérature qui réussit, par le pouvoir des mots, à dire l'indicible et à expliquer l'inexplicable comme le pense Maïsa Bey : «*La force des mots montre l'urgence de dire l'indicible, de chercher le pourquoi de cette folie qui ravage l'Algérie. De refuser le silence et la peur trop longtemps imposés.*» (Bey, 1996)

Pour Mimouni, le rôle de l'écrivain est d'émanciper l'homme de tout ce que l'empêche de s'épanouir :

«*Je crois à l'écrivain comme pure conscience, probité intégrale, qui propose au miroir de son art une société à assumer ou à changer, qui interpelle son lecteur au nom des plus fondamentales exigences de l'humain : la liberté, la justice, l'amour... je crois à l'intellectuel comme éveilleur de conscience, comme dépositaire des impératifs humains, comme guetteur vigilant prêt à dénoncer les dangers qui menacent la société.*» (Mimouni, Paratexte du roman *Tombéza*, introduit par Hafid Gafaiti, 1985)

Force est de signaler que *La Malédiction* n'est qu'une reprise fictionnelle de l'essai *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* (Mimouni, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, 1992), essai publié en 1992 où Mimouni, en visitant l'Histoire et portraiturant la réalité, dénonce avec virulence et acerbité la férocité du mouvement intégriste

en Algérie qui, au nom de l'Islam, veut massacrer et égorger tout ce qui bouge dans le pays, dont l'Histoire est à effacer.

Cela signifie que la violence du verbe mimounien dépasse l'espace essayiste pour figurer dans un autre lieu de dénonciation, qui est le « roman à thèse »³. De ce fait, son roman est branché sur l'actualité historique et sociopolitique de la décennie 1990, considérée comme une « décennie noire » car il met en lumière le sort dramatique de l'Algérie, dû aux dévastations causées par le mouvement intégriste.

Mimouni précise dans son essai *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* qu'il n'a jamais essayé d'amplifier dans la peinture de la réalité, mais c'est la réalité elle-même qui est déjà amplifiée : « *On ne manquera pas de penser que je force le trait. Mes concitoyens se rendent bien compte, eux, que c'est la réalité qui exagère.* » (Mimouni, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, 1992, p. 106) Cela justifie le discours dénonciateur de Kader en s'adressant aux islamistes, parmi lesquels se trouvait son frère aîné : « *Vous êtes les enfants de la haine. Un désir de vengeance ne peut fonder une nation, sauf à la précipiter dans une démarche suicidaire.* » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 237)

Malgré sa fin tragique qui annonce l'assassinat de Kader commis par son frère aîné, *La Malédiction* laisse une lueur d'espoir pour voir naître une Algérie nouvelle incarnée par le désir de Louisa de renaître de ses traumatismes et de sa déchirure, engendrés par la perte de son amour, comme si Mimouni cherchait à nous transmettre l'idée selon laquelle, à partir de la mort on peut accéder à la vie. L'interrogation sur laquelle s'achève le roman en est significative : « *Aura-t-elle la force de survivre ?* » (Mimouni, *La Malédiction*, 1993, p. 286) Autrement dit, après son retour à Constantine et à sa réclusion, Louisa, aura-t-elle la force et la capacité de surmonter son angoisse et de retrouver le bonheur et l'amour de la vie ? La réponse à cette question représente l'avenir de l'Algérie que Mimouni souhaite de tout cœur qu'il soit meilleur. Il s'agit, à cet égard, d'une aspiration qui ne peut s'accomplir que par la poursuite de la résistance et l'opposition virulente à l'autocratie, au despotisme et au fascisme meurtrier.

Mimouni dont l'œuvre « *s'inscrit dans les principes de tolérance, de justice, et de laïcité* » (Maoudj, 1995) plaide pour l'octroi à l'être humain l'humanité et la bienfaisance. Pour lui,

« Un texte littéraire n'est pas un objet neutre, justiciable des méthodes explicatives de la science mais un message, ou plus exactement un foyer de messages, issu d'une conscience enracinée dans une expérience psychologique, historique et culturelle et adressée à d'autres foyer de messages, issu d'une conscience enracinée dans une expérience psychologique, historique et culturelle et adressée à d'autres consciences, à une infinité de consciences, qui peuvent être atteintes que par l'intermédiaire d'une lecture personnelle. » (Chalet- Achour, *Lectures critiques*, 1977-1978, p. 67)

Ostensiblement, nous affirmons que le texte de *La Malédiction* a une visée didactique dans la mesure où il défend une cause et transmet un enseignement. Il se manifeste comme un « livre-

³ « Le roman à thèse, d'après notre définition, est fondé sur un verbe illocutoire du premier type : démontrer. La démonstration [...] se définit essentiellement par l'effet perlocutoire qu'il est sensé produire, qui est la conviction ou la persuasion. » S R. Suleiman, *op.cit.*, p 36-37.

miroir » qui peint la réalité avec réalisme et authenticité, comme l'affirme Sofiane Aït Iflis : « *La malédiction, livre écrit d'un trait se veut un tableau peint dans le feu de l'action .Il est un cri spontané d'un citoyen-témoin qui ose regarder de face une société en ébullition. Il est surtout le geste qui perpétue en mémorisant un pan de notre vécu.* » (Aït Iflis, *La Malédiction de Rachid Mimouni, livre-miroir* , 1995) *La Malédiction* fait donc partie d'une littérature engagée « *qui se donne une société à changer, une littérature qui mette le doigt sur la plaie* » (Redouane, 2002) .

Conclusion

Au terme de notre travail, il apparaît que par le biais d'un style mordant et acerbe et d'un langage hyperbolique, Mimouni déstabilise son lecteur et le laisse désarmé certes, mais il lui procure le plaisir et le désir de le lire, même si cette jouissance et ce désir sont mêlés de violence verbale et thématique. Tout comme un Voltaire algérien, cet auteur de langue française est convaincu que « *la responsabilité morale de l'écrivain ne doit pas être disjointe de son écriture* ». (Cheded, 2024) C'est pourquoi, il consacre sa plume pour dénoncer manifestement toutes les formes d'anarchie et d'absolutisme. Sa littérature qui était toujours le produit des maux qui secouent sa société, lève courageusement le voile sur une réalité postcoloniale en crise. *La Malédiction* constitue un appel à la révolte contre un pouvoir terrible et agressif fondé sur la barbarie, la menace et la sauvagerie, car « *[a]voir peur, reculer, c'est faire avancer la gangrène, la vermine* » (Boudjedra, *FIS de la haine*, 1992, p. 16). Mimouni, faut-il le reconnaître, se manifeste comme un intellectuel audacieux et hardi étant donné qu'il a su et pu dire manifestement non à l'injustice, à l'autorité, à l'oppression. Il a pu défier la société et le pouvoir en vue de construire une réalité fondée sur de nouvelles valeurs : « *[...] je crois que je fais partie, au niveau du Maghreb, de cette génération d'écrivains du désenchantement. C'est-à-dire, celle qui regarde, par rapport aux promesses et aux lendemains chantants qu'on nous promettait, une réalité totalement différente.* » (Mimouni, *La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni*, 1991)

Bibliographie

- Aït Iflis, S. (1995). *La Malédiction de Rachid Mimouni, livre-miroir* . *L'Authentique*.
- Aït Iflis, S. (1995). *La Malédiction de Rachid Mimouni, livre-miroir*. *L'Authentique*.
- Bey, M. (1996). *Algérie Littérature Action*, p. 77.
- Bouchakour, F. Z. (2020, Juin 25). L'onomastique au service de la narration dans Les anges meurent de nos blessures de Yasmina Khadra. *Langues et Cultures*, v.1, n°1, pp. 106-116.
- Boudjedra, R. (1992). *FIS de la haine*. Paris: Denoel.
- Boudjedra, R. (1994). *Timimoun*. Paris: Denoel.
- Camus, A. (1947). *La Peste*. Paris: Gallimard.
- Chaulet- Achour, C. (1977-1978). *Lectures critiques*. Paris: O.P.U.

- Chalet- Achour, C., & Bekkat, A. (2002). *Clefs pour la lecture des récits, convergences critiques II*. Paris: du Tell.
- Cheded, A. (2024, Juin 30). La mention générique dans les écrits littéraires de Mohammed Dib entre imitation, subversion et retour aux origines. *Langues et Cultures*, v.5, n°1, pp. 66-73.
- Déjeux, J. (1991, Mars-Avril). Romans Maghrébins de langue française des années quatre vingts. *Coup de soleil Info*, n°8, p. 20.
- Feraoun, M. (1950). *Le FIS du pauvre*. Le Puy: Cahiers du nouvel humanisme.
- Gontard, M. (1981). *Violence du texte : Études sur la littérature marocaine de langue française*. Paris/ Rabat: L'Harmattan/ SMER.
- Maoudj, D. (1995). L'homme à la voix brûlée par la douleur. *Le Petit Bastiais*.
- Mimouni, R. (1985). *Paratexte du roman Tombéza, introduit par Hafid Gafaiti*. Paris: Laphomic.
- Mimouni, R. (1991, février 25). La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni. (H. B. Yaiche, Intervieweur)
- Mimouni, R. (1992). *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*. Paris: Le Pré aux clercs.
- Mimouni, R. (1993). *La Malédiction*. Paris: Stock.
- Mimouni, R. (1993). *La Malédiction*. Paris: Stock.
- Mimouni, R. (1993). *La Malédiction*. Paris: Stock.
- Redouane, N. (2002). *Rachid Mimouni: entre littérature et engagement*. Paris: L'Harmattan, coll. Espaces Littéraires.
- Suleiman, S. (1983). *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*. Paris: PUF.
- Yacine, K. (1956). *Nedjma*. Paris: Du Seuil.

Biographie de l'auteur :

Docteure en littérature et civilisation françaises, je suis enseignante à l'École Nationale d'Ingénieurs de Monastir (Université de Monastir-Tunisie) et membre du Laboratoire École et Littératures (LAREL) de l'Université de Sousse (Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse). Je suis l'auteure de six articles sur la littérature maghrébine d'expression française.